

Revue de presse

LA POLITIQUE DU PIRE (2025)

A l'Orangerie, Adrien Barazzone, habile porte-voix d'un débat municipal

SCÈNES Du plus beau au plus fragile, chaque élu existe de manière touchante sur la scène du théâtre estival genevois. Hommage, mais aussi petite claque à ces parlers parfois si stéréotypés

MARIE-PIERRE GENECAUD

L'enjeu des débats? Décider si, oui ou non, il faut déboulonner la statue de Woodrow Wilson, fondateur de la Société des Nations mais aussi esclavagiste, sise à la place du Simplon, à Genève, pour la remplacer par *Boule de papier*, une œuvre de l'artiste suisse Vanessa Koch plaidant pour le respect des minorités.

Les connaisseurs ne seront pas tombés dans le panneau: il n'y a pas de place du Simplon à Genève, pas plus qu'il

n'existe de statue de Wilson, mais on comprend l'idée.

Dans *La Politique du pire*, passionnant monologue qui a ouvert, mercredi, la saison estivale de l'Orangerie, Adrien Barazzone imagine une thématique hautement conflictuelle pour dépeindre au plus près les conseillers municipaux s'affrontant à ce sujet. Et c'est un festival comique! Entre la gaucho chaotique qui crie au vivre-ensemble tout en racontant sa vie privée et en cherchant ses lunettes, la libérale passive-agressive qui susurre qu'il faut replacer Wilson dans son contexte et qu'il lui est «insupportable de se joindre à cette joie cannibale», le MCG primaire qui trouve juste que l'œuvre d'art est de la «m...» ou encore l'intello désabusé (de gauche?) qui s'oppose à tout et n'aime

rien, le comédien, auteur et metteur en scène fait des merveilles en matière de kaléidoscope humain.

Joëlle Bertossa en joie

Une qualité qu'a saluée Joëlle Bertossa, nouvelle ministre de la Culture à la ville de Genève, en joie après la représentation, tout en signalant qu'une séance du conseil municipal est tout de même plus productive que ça...

D'ailleurs, *La Politique du pire* ne vaut pas tant pour les prises de position assez prévisibles que pour la restitution fine des différents intervenants. Conseillé par les habiles Barbara Schlittler et Christian Geffroy Schlittler, Adrien Barazzone ne joue pas les politiciens, il les parle. Ses personnages se distinguent plus par leur oralité –

nature de voix, ton, débit, tics de langage, etc. – que par leurs attitudes physiques. Une approche qui rappelle *D'après*, perle de 2020 signée par le même artiste et qui se déployait dans un studio d'enregistrement de Radio-Genève, dans les années 1940.

Parole-empreinte

Cette parole-empreinte – et souvent empruntée – permet au comédien d'éviter le surjeu cabotin et d'aller au plus profond des politiciens, dans les plis de leur voix qui, par leurs inflexions, disent beaucoup des plis de leur âme. A cet égard, le populiste sans filtre clamant que l'œuvre d'art ne vaut pas mieux qu'un bricolage de son petit-fils n'est pas le moins intéressant. Sous la couche d'un parler musclé cumulant les

gros clichés, on sent toute l'anxiété d'un homme qui rame pour exister parmi les nantis et se sait dévalorisé.

C'est ce qui rend le travail d'Adrien Barazzone si saisissant. Les blancs, les hésitations, les décrochages révélant les failles des élus et l'essoufflement d'un système politique qui préfère souvent l'affrontement partisan à l'intérêt public.

D'où, sans doute, cette fin formidable qui voit la parole se déliter, se débiner. Une coda qui rappelle *Les Chaises* d'Ionesco, fleuron du théâtre de l'absurde dans lequel l'orateur tant attendu pendant toute la pièce se révèle in fine muet. Comment mieux dire la vanité de certains débats? ■

La Politique du pire, jusqu'au 6 juillet, Théâtre de l'Orangerie, Genève.



(GENÈVE, 17 JUIN 2025/NORA TEYLOUNI/LE TEMPS)

Adrien Barazzone

Gentilhomme des scènes romandes

Avec «La Politique du pire», immersion dans un Conseil municipal, l'acteur devrait offrir à Genève une comédie mi-tendre, mi-cinglante. Parole d'un artiste féroce­ment gentil

ALEXANDRE DEMIDOFF

Tandis que les serpents de la sinistrose sifflent, lui siffle en virtuose de la gentillesse. Le comédien genevois Adrien Barazzone se distingue ainsi. Par un talent qui n'a d'égal que son attention aux autres. Par une originalité de matou qui choisit sa corniche, son vertige, sa part d'ombre et qui jamais ne cède à l'esbroufe. Par un sourire de vacances romaines. Ce mercredi, il jouera son premier seul en scène – et son dernier, jure-t-il –, *La Politique du pire*, au Théâtre de l'Orangerie à Genève. Il sera la voix de ces femmes et de ces hommes qui sont les ambassadeurs de nos vies minuscules au Conseil municipal. Il leur taillera un costard, il les rhabillera, il les honorera.

C'est le projet, du moins. Celui pour lequel on s'est donné rendez-vous au parc La Grange, une fin de matinée faite pour poursuivre le chat d'*Alice au pays des merveilles*. Il vous attend à la guinguette. Et vous pose mille questions, du genre: comment vous vivez votre métier de journaliste? Est-ce que vous ne vous fatiguez jamais d'aller voir des spectacles? Politesse? Intérêt d'anthropologue amical. Et stratégie de l'esquive sacrément rodée aussi – l'auteur de ces lignes reconnaît ses pairs. Adrien

Barazzone le pudique préfère confesser les autres que s'épancher.

Mais là, quand même, avec cette *Politique du pire*, il n'échappera pas à l'ego et à la famille. On le croit du moins. N'est-il pas concerné, lui qui est le frère cadet de Guillaume Barazzone, ce surdoué des tribunes, conseiller adminis-

tratif de la ville de Genève pendant huit ans, éclaboussé par une série de notes de frais intempestives qu'il conduiront à se retirer de l'arène en 2020? «Non, non, le spectacle ne parle pas de Guillaume, absolument pas, corrige le comédien. Je me suis intéressé aux conseillers et conseillères municipaux de base, à ces croisés de la chose publique qui butent parfois sur les mots.»

«Je serais heureux d'animer un théâtre. C'est une telle joie pour moi d'entraîner une troupe»

Fils d'un rhumatologue et d'une pneumologue dotée d'un sacré caractère, Adrien s'intéresse à ces postures qui sont des éthiques. Il y a quelques mois,

parfois des prédateurs: comment résister à la bonne histoire? Et faut-il forcément résister à la tentation? La joute était aussi ludique que pénétrante. Adrien pratique ainsi le théâtre, en joueur obsessionnel qui d'une pelote de doutes fait un paquet surprise.

Tatoué par le théâtre

D'où vient cette gravité que l'imagination ensoleille sans cesse? Assis au premier rang de l'Orangerie, en cette fin de matinée où les papillons flirtent dans les bosquets, il ouvre le

rideau sur l'enfance. Les bagarres homériques avec Guillaume, l'aîné de deux ans, dont il se dit aujourd'hui très proche. La complicité avec Charlotte, sa sœur jumelle, qu'il enrôle dans ses premiers courts métrages. La césure de ses 12 ans, quand ses parents divorcent. Une bascule. Le gamin aspire à des gestes inédits, à des mots plus grands que lui. Au cycle de la Florence, la comédienne Franziska Kahl l'initie à cette liberté. Le voilà tatoué à jamais.

La suite, c'est Rossella Riccaboni, l'une des âmes fortes du Théâtre du Loup, qui la raconte: «Je l'ai vu arriver en 2000, encore ado, il était généreux, engagé dans tout ce qu'il faisait, avec déjà des brins de nostalgie qu'il partageait avec moi. Il a joué dans notre *Emois, émois, émois... un conte moderne*. Sur les planches, il avait besoin de faire et refaire, il manquait de confiance, ce qui nourrit encore chez lui une exigence folle. Il est d'une douceur unique avec les autres. Et quel humour! Adrien est comme un fils pour moi.»

Dans la tiédeur de l'Orangerie, son regard de clairière fixé sur un ciel secret, Adrien revoit ses débuts au

PROFIL

1983 Naît à Genève.

2000 Rejoint la troupe du Théâtre du Loup.

2009 Rencontre Lionel Baier, son compagnon.

2011 Entre au collectif de direction du Loup.

2024 Marque avec «Toute intention de nuire», comédie en forme de procès littéraire.

Loup. La ferveur si précieuse d'une troupe. «J'étais fasciné par le hiatus qu'il y a entre les coulisses où tout est anarchie et la scène où tout respire l'évidence. J'aimais cela, ce bric-à-brac qui donnait un monde.» Les spectacles sont sa drogue. Il va tout voir ici et surtout ailleurs. C'est lui qui fera l'éducation théâtrale de son mari, le cinéaste Lionel Baier, qui l'entraînera à Berlin comme à Avignon.

Ténébreuse douceur

Sur les planches, il marque par sa ténébreuse douceur dans *Angels in America*, pièce culte de Tony Kushner sur les années sida montée par Philippe Saire, dans *Le Beau monde* d'Alexandre Soukhovo Kobylina, un Russe ressuscité par Natacha Koutchoumov. Avec elle, il joue dans *Dans la mesure de l'impossible*, palimpseste bouleversant où s'écrivent les vies d'humanitaires sur le front de nos désastres. Conçu à la Comédie de Genève par le Portugais Tiago Rodrigues, aujourd'hui directeur du Festival d'Avignon, ce spectacle tourne partout dans le monde.

«En tournée, il n'y a pas partenaire plus adorable que lui, il a une pensée pour tout le monde, confie Natacha Koutchoumov, qui a codirigé la Comédie jusqu'en 2023. Sur scène, il se remet en question tout le temps, trop. Il est d'un naturel anxieux quand il s'agit de son jeu, mais quand il dirige les autres, il sait exactement ce qu'il veut.»

Le chat d'Alice est farouche et fantasque, mais plein d'amitié. C'est ce qu'on se dit en écoutant Adrien. Tiago Rodrigues confirme: «Je vais dire quelque chose qui l'énervera peut-être! En tant qu'artiste et comédien, c'est un grand gentil. Il y a une espèce de bonté essentielle dans tous les choix artistiques qu'il fait, dans l'écriture, dans son interprétation, dans sa façon de parler du théâtre. Il est très rare qu'il y ait une telle coïncidence entre l'artiste et l'être.»

«Féroce gentillesse», dit encore l'auteur portugais. «Ce qui est beau chez lui, c'est qu'il affirme la gentillesse comme une valeur qu'il produit de la créativité, avec une inventivité et une rigueur qui sont sa marque.» Adrien Barazzone est un gentilhomme des scènes. Un mélancolique aussi qui déteste les fins – de films, de romans, de spectacles – et qui refuse même de les voir. «C'est avouer que les joies sont fugaces et qu'on ne peut les revivre.» Le jeu est son chasse spleen.

On lui demande ce qu'il fera dans deux ans. «Je serais heureux d'animer un théâtre. C'est une telle joie pour moi d'entraîner une troupe, de m'oublier dans le quotidien d'une maison.» «Je le verrais très bien directeur d'un lieu, confirme Natacha Koutchoumov. Il est non seulement drôle, mais fédérateur. Il a surtout des visions stratégiques passionnantes.» Le chat d'Alice gambade vers son avenir. ■



Spectacles

"La politique du pire" d'Adrien Barazzone, comment rire d'un conseil municipal



"La politique du pire" d'Adrien Barazzone au Théâtre de l'Orangerie de Genève

Spectacles

Aujourd'hui à 14:36



Info Sport Culture

TV & Streaming

Audio



Culture

Culture • Cinéma • Séries • Musiques • Livres • Spectacles • Arts visuels • Jeux vidéo

"La politique du pire" d'Adrien Barazzone, comment rire d'un conseil municipal

Spectacles
Modifié à 14:49

Résumé de l'article

Partager



Vidéos et audio



Page culture : Adrien Barazzone, un touche-à-tout qui réussit partout

12h45

Jeudi à 12:45

Au Théâtre de l'Orangerie à Genève jusqu'au 6 juillet, le comédien Adrien Barazzone incarne à lui tout seul le Conseil municipal de sa ville dans un spectacle intitulé "La politique du pire". Drolatique et finement observé.

Un Conseil municipal à lui tout seul. Chaleur oblige, Adrien Barazzone porte des shorts. Il a toutefois gardé chemise et cravate, histoire de faire bonne figure derrière cette alignée de pupitres équipés d'un micro chacun. "Je déclare la séance ouverte!". Voici le comédien président d'un Conseil municipal, rappelant à chacun chacune cette règle élémentaire: on s'adresse toujours au président, sur appel, jamais directement à un autre élu. Cela peut paraître bien formel, mais c'est ainsi. Tout comme le théâtre, le monde parlementaire a son vocabulaire et ses manières.

Oh! Le voici qui bâille et plonge dans le sommeil, Adrien Barazzone. C'est vrai qu'elles peuvent être longues et tardives, ces délibérations. Et il y a eu cette fondue tantôt. Le comédien change de siège et aussitôt de rôle. Le voici députée de la Gauche, plaidant pour l'installation d'une statue contemporaine sur une place de la ville. Un déplacement de deux sièges vers la droite et Adrien Barazzone sort son plus puissant accent genevois pour incarner un tribun populiste pour qui cette statue "c'est une combine entre petits copains et un truc tout simplement moche".

Plusieurs personnages incarnés

Nouveau changement de voix: un quidam zozotant s'inquiète de l'accès en voiture aux commerces pour la classe populaire. L'installation d'une nouvelle statue supprimerait des places de parc... On s'engueule, le président réclame le silence et Adrien Barazzone saute d'un siège à l'autre, d'un micro à l'autre, au fil des personnages incarnés. Un régal.

On rit beaucoup au Théâtre de l'Orangerie devant la prestation d'Adrien Barazzone. "La politique du pire" pourrait être une caricature féroce. C'est en fait une fine observation: les élues et élus du Conseil municipal genevois (on devine assez vite sa localisation géographique) sont bel et bien ainsi. Il n'y a qu'à se référer aux captations en direct de leurs délibérations sur la chaîne télévisée Léman Bleu.

Les politiques sont des sortes de comédiens

Les politiques s'avèrent aussi des sortes de comédiens et parfois de sacrés cabotins, des bafouilleurs de première ou de redoutables orateurs. C'est qu'ils et elles sont aussi sensibles à la réception de leur public, lequel est vaste: opposants et camarades de parti, personnes sur la tribune des visiteurs, journalistes et bien sûr spectatrices et spectateurs.

Adrien Barazzone a déjà consacré un précédent et formidable spectacle au pouvoir judiciaire et aux joutes de prétoire intitulé "Toute intention de nuire". Après cette nouvelle mise en scène d'une séance de Conseil municipal, le prochain et dernier volet de sa "trilogie des systèmes" sera consacré au monde du journalisme. On se réjouit déjà.

Note 4/5

Thierry Sartoretti/olhor

"La politique du pire" de et avec Adrien Barazzone, avec la complicité de Barbara Schlittler et Christian Geffroy Schlittler, Théâtre de l'Orangerie, Genève, jusqu'au 6 juillet 2025.

Le Conseil municipal parodié à l'Orangerie



Le plus comique dans *La Politique du pire* est sans doute qu'Adrien Barazzone décline à lui seul toute la palette d'un conseil municipal et des stéréotypes qui vont avec. Sa pièce ressemblerait presque à du stand-up, sauf que ce sont les Madame Tige, Monsieur Samos et le président en personne qui se renvoient la balle pour savoir si cette *Boule de papier* d'une artiste «de renommée internationale» peut détrôner ou non la statue de

Woodrow Wilson sur la place publique. L'intrigue est simple, d'une actualité vibrante, la mise en scène originale. On salue la sagacité de l'auteur, comédien et metteur en scène genevois, aidé de ses complices Barbara Schlittler et Christian Geffroy Schlittler. L'artiste a mis sa plume et ses talents de comédien au service d'un théâtre audacieux épinglant les travers du pouvoir, sans complaisance avec la sphère politique

et ses copinages. Ce seul-en-scène d'une heure, dont on peut lire un extrait dans *Le Courrier*, est à découvrir au Théâtre de l'Orangerie, où *Turlututu!* par la Cie Superprod racontera l'histoire d'une chienne choyée voulant voir du pays. Ce spectacle à voir dès 7 ans sera à l'affiche l'après-midi dès mercredi. **CDT/CAROLE PARODI**

La Politique du pire, 19h30, jusqu'au 6 juillet; *Turlututu!*, du 2 au 13 juillet, Orangerie, Genève, theatreorangerie.ch

Deux lundis par mois pendant l'été, retrouvez dans *Le Courrier* un inédit (extrait) d'un-e auteur-trice de théâtre suisse ou résidant en Suisse. Voir lecourrier.ch/auteursDRAM En collaboration avec l'Atelier critique de l'UNIL, le Programme romand en études théâtrales et la Société suisse du Théâtre. Avec le soutien de la Fondation Michalski.

Chaque mercredi du 15 juin au 15 août 2025
Société suisse du Théâtre
National Suisse de la Littérature
Suisse romande de la Littérature

FONDATION
JAN MICHALSKI
LITTÉRATURE

ADRIEN BARAZZONE

LA POLITIQUE DU PIRE

MADAME TIGE, CONSEILLÈRE MUNICIPALE

Vous le savez, j'ai fait partie de la commission ad hoc – aménagement / travaux / culture – Chargée d'étudier ce Projet de délibération 1747 du Conseil Administratif, Qui propose d'accueillir l'œuvre de Vanessa Koch – donation de l'artiste – sur la Place du Simplon. Nous avons donc eu la chance de nous rendre à Amsterdam – Que je ne connaissais pas, qui est une ville magnifique Construite comme une sorte de toile d'araignée ; Que je vous recommande chaleureusement Monsieur Le Président, Je m'y suis perdue durant trois jours... Nous sommes donc allés visiter l'œuvre-mère de Madame Koch, Puisque c'est dans cette ville qu'est née la première Boule de papier – Je me suis d'ailleurs permis de traduire librement le titre original de l'œuvre Intitulée en anglais *Crumpled Paper*, que j'ai traduit par *Boule de papier*. Vous l'aurez compris, l'œuvre de Vanessa Koch est une œuvre qui fonctionne en série, Une série appelée à se poursuivre dans les municipalités du monde entier, Afin de tisser au fil des années de nouveaux «Ponts entre les Nations». Et aujourd'hui – enfin demain! j'espère – chez nous.

MADAME CORREDI-JEANNET, CONSEILLÈRE MUNICIPALE

Je suis ravie que vous ayez passé trois jours en course d'école à Amsterdam au frais de la ville Pour créer du lien, les cheveux au vent.

MADAME TIGE

Vous dites n'importe quoi! Pour une fois!... C'est vrai, Monsieur Le Président, ce n'est pas tous les jours Que les travaux de commission permettent de joindre l'utile à l'agréable. Et puis, vous n'avez qu'à vous investir dans les commissions pour en profiter...!

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL

Mesdames et Messieurs les Conseillers Municipaux, Je vous rappelle que ce n'est pas une conversation, Vous ne pouvez pas vous parler directement.

Madame Tige, est-ce que vous avez terminé? Je peux donner la parole à... Tiens justement la prochaine annoncée, c'est Madame Corredi-Jeannet.

MADAME TIGE

(Elle montre son papier) Non, je n'ai pas terminé. Je ne vais quand même pas me laisser dépasser par ma droite! (Regardant par-dessus son épaule gauche) Tiens, c'est drôle parce qu'en fait ma droite est à ma gauche. Alors que pour vous, c'est votre bonne droite...

MONSIEUR LE PRÉSIDENT

Pardon?

MADAME TIGE

Si je suis là, ma droite est ma gauche, Alors que pour vous, tout est à la bonne place.

LE PRÉSIDENT

Bon, Madame la Conseillère municipale, poursuivez s'il vous plaît.

MADAME TIGE

Excusez-moi. (A Madame Corredi-Jeannet) Il me semble que je me rapproche de vous, attention. Le plus important à mes yeux c'est que *Boule de Papier* Est l'œuvre d'une femme, d'une artiste femme de renommée internationale, Née dans notre ville, il y a de cela plusieurs décennies. Et que la municipalité a le devoir de travailler à la visibilisation du travail des femmes, *A fortiori* des artistes femmes dans l'espace public. Et que c'est notre devoir politique de créer les conditions d'une certaine visibilisation.

MADAME CORREDI-JEANNET

Je suis entièrement d'accord avec vous.

MADAME TIGE

Enfin! Je voudrais encore vous signifier combien cette donation de Madame Vanessa Koch – Car je vous rappelle que l'artiste nous en fait

cadeau – Et son installation sur la Place du Simplon me réjouit et m'enthousiasme. Mais je vous propose pour cela d'écouter plutôt la première concernée, Car je suis sûre que si la Place du Simplon pouvait parler, elle dirait ceci :

«Comme je me réjouis de cette nouvelle sororité, Quelle joie – dirait cette place – de me jumeler avec toutes ces places d'Europe, de Copenhague à Lille, ou Cologne, en passant par Amsterdam Quel bonheur de participer à l'édification de ce nouveau Pont entre les nations!»

MADAME CORREDI-JEANNET

Applaudissant. Félicitations! Votre jeu est tout à fait réjouissant, Madame Tige. Peut-être que moi aussi je peux faire parler les objets. Imaginons cette fois Woodrow Wilson. Esseulé sur la Place du Simplon, Son socle ébranlé par les rumeurs d'un déménagement. Si sa *matière* pouvait parler, Voilà très certainement ce que sa statue dirait, Madame Tige: «Moi qui ai tant donné pour la Cité et pour le monde, Moi qui ai créé la Société des Nations, Moi qui en fus remercié par ce double de bronze, Célébration de mon courage et de ma grandeur, Reconnaissance du dialogue démocratique que j'ai facilité, On voudrait aujourd'hui me déboulonner!» (Cherchant l'appui de Monsieur Samose) Oui, déboulonner! «Pourquoi vouloir me couper la tête, Pour la voir remplacée par cette... Boule de papier» ? (Silence) Je sais bien ce que Madame Tige répondra à ça. (Regardant son feuillet sur le pupitre) Oui, c'est écrit là. Tout est écrit là.

MADAME TIGE

Alors qu'est-ce que je dis? Je n'ai pas mes lunettes. Gérard, tu as vu mes lunettes? Ah – elles étaient sur ma tête... Qu'est-ce qui est écrit? (Elle lit) «Boule de papier célèbre toutes les grandeurs, Elle dénonce les vestiges d'un ancien ordre patriarcal, Elle interroge la mémoire collective et les fantômes du passé!» J'ai dit ça moi? Je ne me rappelle pas avoir dit ça?

MADAME CORREDI-JEANNET

S'il y a des fantômes Madame Tige, C'est très certainement dans les sous-sols du Musée d'Art et d'Histoire de la Ville, Où le Conseil administratif voudrait entreposer et abandonner la statue de Wilson! Ce même Conseil administratif qui fait aujourd'hui du forçing politique! D'ailleurs, ne vous méprenez pas! Nous n'avons rien contre *Boule de papier*: C'est une belle œuvre – Parce qu'elle est une aubaine pour l'économie touristique de notre ville;

Parce qu'elle redit la place singulière de la Suisse Comme berceau du droit humanitaire et médiatrice des conflits mondiaux –, Mais simplement, nous n'en voulons pas ici sur cette place, Il y en a tellement d'autres pour l'y installer! – C'est pourquoi nous avons d'ailleurs déposé un amendement qui va dans ce sens. Comprenez-nous! Nous ne pouvons nous joindre à la joie de voir *déboulonner* de facto la figure de quelqu'un que nous respectons pour ce qu'il a apporté à notre ville. Sans débat! Cela nous froisse! Il est profondément injuste de juger des personnages du passé à l'aune des critères du présent (A Monsieur Samose) Ce n'est pas ce que j'ai dit. Le positionnement moral de certains d'entre nous semblera, – (A Monsièur Samose) Arrêtez! – aux yeux des générations futures, certainement tout aussi malveillant que l'esclavage ne l'est à nos yeux aujourd'hui.

MONSIEUR SAMOSE, CONSEILLER MUNICIPAL

Ça sent la fumée, ou bien? Y'a comme un petit fumet... Ou je suis en train de faire un AVC? Il me semble que les méninges fument pour ne rien dire... (Au Président du Conseil municipal) J'ai encore rien dit! Est-ce que je me suis exprimé sur le sujet? Non! Bon! Ecoutez Messieurs-Dames, il n'y a qu'une seule une question à se poser, et c'est: Est-ce qu'on veut cette espèce de truc sur cette place. Et bien moi je dis que NON. Je dis que NON parce que je trouve que c'est moche. Je pense qu'on peut bien parler midi à quatorze heures sur ce Projet de délibération, Mais la chose principale, et dont personne ne veut parler, C'est que cette œuvre est très moche. Elle est horrible – Et le quidam n'a pas envie d'avoir ça sous le nez, Ni les riverains d'ailleurs, encore moins de façon pérenne. (Répondant au brouhaha de ses collègues) Mais ça n'a rien à voir ce que vous dites. Ça n'a rien à voir! Voilà! Comme d'habitude, tout se mélange dans cette Cité: Tout le monde se fait mousser parce que Madame est une artiste de renommée, Qu'elle est née ici, qu'elle a ses petits intérêts, Qu'elle est maquée avec je-ne-sais-pas-qui-je-ne-sais-pas-quoi. Mais nous, on ne marche pas dans la combine, Messieurs-Dames. Dans cette Cité c'est toujours la politique des petits copains, Parce vous n'avez toujours pas compris qu'il faut savoir distinguer les gens qu'on aime – Pourquoi on les aime ! – Et ce qu'ils font dans la vie. Et que ça n'a rien à voir. [...]



JANICE SIEGRIST

BIO

ADRIEN BARAZZONE Après des études de lettres à l'université de Genève, Adrien Barazzone se forme à La Manufacture – Haute école des Arts de la scène, à Lausanne. Il est comédien et metteur en scène. Durant près de 10 ans, il fait partie du collectif de programmation du Théâtre du Loup, à Genève. Comme acteur, il collabore notamment avec Tiago Rodrigues, Jonathan Capdevielle, Philippe Saire, Christian Geffroy Schlittler, Oscar Gómez Mata, Natacha Koutchoumov, Denis Maillefer, Barbara Schlittler, Muriel Imbach, le collectif du Théâtre du Loup, le collectif Comédie Drôle, Léa Pohlhammer, Florence Minder, Julien Jaillot, et Anne Bisang. Avec sa compagnie L'Homme de dos, il crée des spectacles depuis plus d'une décennie. Il a récemment conçu et mis en scène *Toute intention de nuire*, à la Maison Saint-Gervais, autour d'un procès littéraire, en tournée en 2025-2026. Avant cela, il a créé *D'après*, inspiré d'un roman du Norvégien Knut Hamsun, et *Les Lutttes intestines*, créations de plateau qui ont été présentées en Suisse romande et au

Schauspielhaus de Zurich, grâce à leur sélection aux Journées du Théâtre Suisse. Dernièrement, il a joué et dansé dans *Angels in America* de Tony Kushner et *Orphelins* de Dennis Kelly, mis en scène par le chorégraphe Philippe Saire. Il est régulièrement regard extérieur pour le Collectif BPM. Au cinéma, il tourne dans les derniers films de Lionel Baier, dont *La Cache* (sortie mars 2025) ainsi que dans le prochain film de Valérie Donzelli, *A pied d'œuvre*, et dans le premier long-métrage de Laetitia Dosch, *Le Procès du Chien*. Actuellement, il tourne aux quatre coins du monde *Dans la mesure de l'impossible*, écrit et mis en scène par Tiago Rodrigues, créé en 2022 à la Comédie de Genève. Il joue également avec Jonathan Capdevielle dans son *Caligula* de Camus, créé au T2G à Paris, dans le cadre du Festival d'Automne. Il joue dès le 25 juin *La Politique du pire*, spectacle en solitaire, au Théâtre de l'Orangerie, T01, à Genève, puis en tournée. Cet automne, il tournera dans *TOXIC*, la nouvelle série de Véronique Reymond et Stéphanie Chuat. www.lhommededos.ch

LE TEMPS DES SÉRIES

La chronique de Nicolas Dufour

La curieuse alliance de TF1 et Netflix



(TF1 - Netflix)

Ils et elles sont jeunes, rêvant de gloire, se promettant amitié et fidélité dans ce milieu brutal. C'est la nouvelle volée du studio Lumière, une école de chant et de danse dont le cursus se conclut sur une audition par un label.

Dans le nouveau téléroman de TF1 les candidats papillonnent, les aînés vivent des drames. La patronne du studio, mère d'une ancienne gloire de la chanson, semble avoir tenté de se suicider. Et l'on s'acharne sur l'incubateur jusqu'à vouloir l'incendier. La particularité de *Tout pour la lumière* ne réside pas dans son postulat, mais sa génétique. Le feuilleton est lancé par TF1 et Netflix. C'est la quatrième fiction quotidienne de la chaîne. En diffusion classique celle-ci allie désormais un tunnel de deux heures de fictions tous les soirs. Les épisodes arrivent ensuite sur Netflix – pas pour la Suisse, à cette heure. Un feuilleton chaque jour pour la plateforme qui a propulsé le *binge*, cela constitue déjà une innovation troublante. Toutefois, à l'heure où les géants de la vidéo en ligne et les chaînes de TV veulent accroître leurs productions nationales – les plateformes y sont même contraintes par la loi, comme celle votée en Suisse en 2022 –, ces alliances bizarres mais objectives se multiplient. Là où la démarche étonne encore plus, c'est que TF1 a annoncé ce mercredi que l'accord avec la chaîne au N rouge est bien plus large que les seules chansonnettes des talents en herbe. Dès l'été 2026, les grands contenus de la première station française – de *HPI* à *Koh-Lanta*, en passant par des événements sportifs – seront proposés sur Netflix.

Une première mondiale qui interroge: la chaîne va-t-elle se noyer dans les états avec *Emily in Paris* et consorts? À l'heure de la baisse des recettes publicitaires, elle y trouve une nouvelle source de financement et assure avoir analysé le risque de cannibalisation: l'expérience, assure le patron Rodolphe Belmer, «sera nettement positive pour nous en termes d'audience». Netflix, elle, dit s'intéresser avant tout aux grands rendez-vous sportifs en direct. Entre les innovateurs du web et les vieilles chaînes, la grande dilution est en route. Pour la lumière. ■

> La phrase

«Petit Ours Brun est assez déconstruit: il est élevé avec des poupées et de la dinette, et il se déguise en princesse»

Gwénaëlle Boulet, rédactrice en chef de «Pomme d'Api», à propos du petit héros qui souffle cette année ses 50 bougies. C'est dans ce magazine pour enfants qu'il a vu le jour, sous la plume de Claude Lebrun.

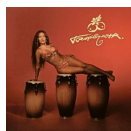
JUKEBOX

Virginie Nussbaum

Karol G, bombe latine

Il y a trois ans, le monde était soulevé par le tourbillon Rosalia, venu de Catalogne, mêlant pop et flamenco avec une liberté jubilatoire et une audace de motarde – les Romands faisaient sa connaissance à Paléo peu après. Peut-être parce qu'elle est née outre-Atlantique, une autre tornade hispanophone a mis un peu plus de temps à atteindre nos rivages, mais elle a enfilé au point de devenir incontournable: Karol G.

Du haut de ses 34 ans, la Colombienne domine la pop latine, à l'intersection entre reggaeton et musique urbaine, où s'ébattent J Balvin ou Bad Bunny. Passée par *The X Factor*, cette native de Medellín enchaîne depuis 2017 les collaborations bien senties pour devenir, en 2023, l'une des superstars les plus écoutées sur Spotify, où on se passe en boucle ses tubes chaloupés. Peu après la sortie sur Netflix d'un documentaire qui lui est consacré, Karol G revient avec *Tropicocoqueta*, son cinquième album. Replet: 20 titres (un seul en anglais) qui assument un hommage total à la culture latine et à cartographie, outre ses autres reggaeton, son bout de continent – mambo cubain, cumbia argentine, vallenato colombien. Sans sacrifier leur âme, elle les infuse dans des mélodies voyageuses et implacables, où les mauvais garçons rencontrent les Latinas pulpeuses – des clichés dont elle se joue. Un album pour fêter l'été et la façon dont les voix latines capturent, avec toujours plus de panache, le mainstream. ■ Karol G, «Tropicocoqueta» (Bichota/Interscope Records)



> Sortir

En tournée

Musique

Dirigé par Fernando Afara, l'ensemble Les Solistes de Beyrouth s'arrête deux soirs en Suisse romande pour des concerts qui le verront interpréter des airs libanais, après une première partie composée – pour des programmes différents – d'œuvres de Poulenc, Bizet, Verdi, Pergolèse et Mascagni. Ces deux soirées sont caritatives, avec des bénéfices reversés à l'Association Tahaddi-Suisse et à Caritas Liban. S. G.

Les Solistes de Beyrouth. Temple de Lutry, me 25 juin à 20h; Victoria Hall, Genève, je 26 juin à 19h30.

Fribourg

Musique



Joli menu de musiques à guitares lourdes pour cette nouvelle édition du grüner Abyss Festival: l'imitable Reverend Beat-Man, Wargasm, ou encore Severe Torture (tout un programme). On notera particulièrement la venue à Hauteville des deux frères Cavallera, âmes de ce qu'avait Sepultura le Brésil offrit de mieux au métal: Max avec son trio de bouillonnos Soulfly, et Iggor en solo derrière son synthétiseur modulaire. P. S.

Abyss Festival. Hauteville, Le Roz. Du 26 au 28 juin.

Spectacle

Perséphone, fille de Déméter, est enlevée par Hades, dieu des Enfers. Sa mère, déesse des récoltes, la cherche désespérément et fait mourir la Terre. Un accord est trouvé: Perséphone passera une partie de l'année aux Enfers et l'autre sur la Terre – ce qui explique le cycle des saisons. Centrale dans la mythologie grecque, Perséphone régnait aussi sur la dixième édition de la Biennale Altitudes, festival pluridisciplinaire célébrant la création artistique. Dans l'écrin verdoyant de la Part-Dieu, au-dessus de Bulle, deux Fribourgeoises, la metteuse en scène Sarah Eltschinger et l'artiste Anja Jenny, rendront hommage à cette figure contrariée. Un texte (*Je ne suis pas Perséphone*) et une performance (*Well, I do remember hell. Do you remember hell?*), imaginés in situ, revisiteront le mythe sous le prisme de l'émancipation, libérant la déesse de son sort douloureux – et lui offrant leurs voix. V. N.

«Je ne suis pas Perséphone» et «Well, I do remember hell. Do you remember me?». La Tour-de-Tréme, ancienne chartreuse de la Part-Dieu, jusqu'au 26 juin.

Genève

Spectacle

Une agora à lui tout seul. Le comédien Adrien Barazzone est, à sa façon, anthropologue et moraliste. Il s'intéresse à nos mœurs, à nos vices, à nos joies. Après avoir romancé avec brio un procès entre une écrivaine et un avocat qui l'accuse d'avoir utilisé sans vergogne un épisode de sa vie – *Toute intention de nuire*, il y a quelques mois au Théâtre Saint-Gervais et à La Grange, à Lausanne – il donne voix à un conseil municipal. Pour *La Politique du pire*, il a épluché des dizaines de procès-verbaux, il a interviewé des politiciennes et des politiciens de l'ombre. De cette

matière, il a fait une pièce où il interprète tous les rôles. Un éloge de la politique, chahuteur et irrévérant, parions. A. Df. «La Politique du pire». Théâtre de l'Orangerie, du 25 juin au 6 juillet.

Berne

Musique

Niché dans l'Ancien Stand de Moutier, magnifique bâtisse en bois du siècle dernier encadré par deux tourelles, le festival Stand'été multiplie les événements éclectiques et joyeux – théâtre, humour, opéra... Et, justement, le gros morceau de cette édition, c'est *Nabucco*. Ce grand classique de Verdi, inspiré de l'histoire biblique du roi Nabuchodonosor II et de l'esclavage des Juifs à Babylone, fera sensation à sa création en 1842, à la Scala de Milan. Il faut dire qu'il ne manque pas d'airs, dont *Va, pensiero*, devenu un véritable tube lyrique. Pour faire éclater toute sa puissance dramatique, et politique, l'Orchestre Musique des Lumières s'allie avec le Chœur Lyrica – et à la mise en scène, un certain Robert Bouvier. V. N.

«Nabucco». Moutier, Ancien Stand, du 21 au 25 juin.

Neuchâtel

Musique



Vous aviez perdu de vue Hugh Coltman? Jetez d'emblée une oreille à *Take Away*, premier titre de son dernier album sorti l'an dernier. Vous retrouverez instantanément le timbre chaud, le balancement bluesy et irrésistible du plus Frenchie des crooners anglais. Ancien leader de The Hoax, installé en France, Hugh Coltman mène depuis vingt ans une carrière solo, entre hommages aux classiques et blues-rock moelleux, teinté de jazz et de folk. On profitera de voir ce double lauréat de la Voix de l'année aux Victoires du jazz, ses petits airs de dandy et sa guitare délicate, dans le cadre idyllique du lac de Neuchâtel. Un petit chasselas fruité à la main, on a la vision – et vous? V. N.

Hugh Coltman. Au bord du lac, sa 28 juin à 18h et 23h.

Vaud

Spectacle

Depuis vingt-cinq ans, la compagnie Marchepied basée à Lausanne offre un tremplin pour que les jeunes danseurs et danseuses fraîchement diplômés puissent entrer plus facilement dans le monde du travail. Ecoute sensible et respect sont les piliers de l'accompagnement qu'offre Corinne Rochet et Nicholas Pettit, soucieux d'échapper à la pression qui peut faire rage dans le métier. Pour célébrer cet anniversaire, le Marchepied organise une fête, le 26 juin prochain dans ses locaux de la rue du Valentin. Au programme, le vernissage d'un livre réalisé par la graphiste Clara Batllori, qui retrace le parcours de la compagnie, une exposition photo de Jordi Teres qui a capturé «les mouvements et l'énergie» des pièces imaginées par des artistes invités et enfin un concert de The Moon Soon qui sera accompagné d'une performance interprétée par les danseuses et danseurs de la saison 2025, à savoir Tonin Fontanel, Thaïs Robin, Matéo Sottalard, Konstantina Tsimekiet Lukas Ynga. M.-P. G.

Les 25 ans du Marchepied. Lausanne, Studio2, 26 juin, dès 18h30.

> Chez soi

Si vous avez... Ih44

«Sally»

Le 18 juin 1983, à 7h33, la navette Challenger décolle du Centre spatial Kennedy dans un gigantesque nuage de fumée. A son bord, cinq membres d'équipage – dont un astronaute qui vient de pulvériser le plafond de verre: Sally Ride.

Son nom est moins connu que celui de Gagarine ou Armstrong et pourtant, lors de cette mission, Sally Ride devient à 32 ans la première Américaine à voler dans l'espace – et la troisième femme après les Russes Valentina Terechkova (1963) et Svetlana Savitskaïa (1982). Un grand pas pour l'humanité et un parcours du combattant dans un monde qui mettait encore largement les hommes aux commandes.

Quatre décennies après le décollage de Challenger, et treize ans après le décès de l'astronaute d'un cancer du pancréas, Sally, documentaire mis en ligne sur Disney+, rend hommage à cette pionnière en combinaison bleue. Qui rêvait, enfant déjà, d'espace sans oser y croire.

Passionnée de tennis et de sciences, Sally est biberonnée aux images des premières expéditions spatiales. Alors quand, en 1975, la NASA ouvre son programme aux femmes et aux minorités, cette doctorante en physique postule et intègre la nouvelle volée d'astronautes triés sur le volet.

Les images d'archive sont à la fois jubilatoires – Sally Ride, coupe *eighties* et yeux bleu perçants, penchée sur des bras robotiques – et douloureuses – les journalistes s'évertuent à lui demander si elle saura garder son calme ou quel impact le vol aura sur son appareil reproducteur. Institution gangrenée par le sexisme, la NASA tentera de bien faire en emportant dans le Challenger un kit de toilette féminin. L'anecdote est devenue célèbre: pour une semaine, la trousse contenait 100 tampons...

Yeux rivés sur l'objectif, Sally Ride semblait imperturbable. Elle dissimulait en réalité tout un pan de sa vie privée: sa relation avec une femme. Le film, qui s'appuie sur le témoignage de Tam O'Shaughnessy, avec qui l'astronaute partagea vingt-sept ans de vie, souligne cette cruelle évidence: révéler son homosexualité lui semblait un plus grand risque que celui d'embarquer dans une navette – celle qui explosera en vol en 1986. Richelement documenté, le film brosse un portrait nuancé de son héroïne et nous livre son message, rapporté d'une semaine en orbite vu d'en haut. «Les restrictions arbitraires qu'on s'impose à nous-mêmes et aux autres ne veulent plus rien dire». ■ V. N.

Un film documentaire de Cristina Costantini (Etats-Unis, 2025), sur Disney+.

Si vous avez... 6 × 45'

«A Life's Worth»

«Soldat de la paix.» L'expression elle-même contient la contradiction intrinsèque de la notion. Un cadre militaire, des armes, des protocoles et des procédures comme les forces armées; mais une finalité tout autre, à plaider, à défendre chaque instant sur le terrain. C'est le propos de l'excellente *A Life's Worth*, que propose Arte. Son autrice et son auteur s'inspirent d'un livre témoignage d'un soldat suédois sous drapeau de l'ONU au terme de son service en Bosnie-Herzégovine en 1993.

C'était une guerre atroce – comme toutes, bien sûr. Les manœuvres des stratèges serbes et croates pour dépecer la Bosnie se succédaient, et les populations musulmanes, entre autres, enduraient ce qui sera qualifié d'épuration ethnique. La série suit quatre membres des Casques bleus suédois et leur chef, un vétéran. La mission générale, courant durant les six épisodes, est de prendre le contrôle d'une route afin d'acheminer de l'aide aux civils. C'est bien le cœur du mandat: l'appui aux civils alors que les troupes grignotent le territoire et prennent les villages et les villes les uns après les autres, souvent en y commettant des massacres.

Malgré des intentions incontestables, que faire face à des armées déterminées, qui se considèrent chez elles, qui l'ouvrent sans cesse quand elles ne balaient pas toute demande de la part de la faction onusienne? Alors que l'on représente l'effort pour la paix, doit-on opter pour la confrontation, le rapport de force – ce que choisit le capitaine, non sans risques? Comment aider alors qu'aucun camp ne prend vraiment au sérieux ces Casques bleus, dits «les Schtroumpfs»?

Ce «prix d'une vie» aborde ces lourds enjeux au travers des doutes de ses quatre protagonistes, même sur un plan sentimental concernant l'un d'eux. Le sens de la mission se brouille quand tout concourt à la rendre sinon impossible, en tout cas empêchée. Et les compromis à faire pour parvenir à l'objectif de base, soustraire des personnes innocentes aux combats des abjects guerriers, peuvent tourner en compromissions. On ne mesure pas le poids que peut représenter une telle tâche sur les épaules de jeunes gens motivés, mais jetés dans cette réalité boueuse. Le livre qui a servi d'inspiration s'appelle en suédois «la moitié d'une année, une vie entière». ■ N. Du.

Une série de Mona Masri et Olivier Dixon (Suède, 2025). A voir sur Arte.tv, l'app et YouTube, en diffusion classique depuis le 19 juin.



THÉÂTRE

Deuxième épisode attendu

Avec *Toute intention de nuire*, Adrien Barazzone dénouait à l'automne dernier les fils d'une intrigue judiciaire opposant une auteure et un avocat. Une enquête théâtrale revisitant l'affaire Pauline Jobert, accusée d'atteinte à la vie privée, à l'honneur et diffamation dans son roman *Marcher sans craindre le ravin*. Il lançait ainsi la *Trilogie des systèmes*, qui explore la troublante mécanique des institutions démocratiques. ***La politique du pire* constitue le deuxième opus de la série, dans lequel**

l'acteur incarne seul en scène tout un Conseil municipal bouillonnant qui débat autour d'une œuvre d'art contemporain. Entre querelles absurdes, langue de bois, petites compromissions et grandes contradictions, la pièce n'est pas sans rappeler les nombreuses affaires politiques qui émaillent régulièrement l'actualité.

«*La politique du pire*», du 25 juin au 6 juillet 2025,
Théâtre de l'Orangerie, Genève,
www.theatreorangerie.ch